

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

MONTREAL, 1^{er} JUILLET 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature — Philosophie — Sciences — Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU N^o 13

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

Un emprunt populaire. — Archange et les prépuces de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Politesse et Prêtrise. — Nos grands hommes peints par eux-mêmes. — L'amour de l'argent. — L'annexion du Pôle Nord. — Touchante entente. — Nouvelles fantaisistes. — Etc., Etc.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Editeur, 36, rue St-Laurent, Montréal
Téléphone Bell . Main 2258

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTRÉAL, 1^{er} JUILLET 1899

N^o 13

UN EMPRUNT POPULAIRE

La ville de Montréal vient de faire une déclaration d'amour à la population. Mais, hélas ! c'est un témoignage d'amour désespérément platonique, si toutefois ce n'est pas une farce cynique.

La ville a besoin de contracter un emprunt de \$220,000 remboursables en 40 années. Elle offre donc à l'épargne populaire un placement sous sa garantie, à 4% d'intérêt annuel.

Nous ne dirons rien de l'opération en elle-même, sinon que nous la déplorons, car tout emprunt grève l'avenir d'hypothèques onéreuses, dévore d'avance la richesse future. Tout emprunt, surtout tout emprunt d'état ou municipal est contraire à la morale et à la raison. Il n'a pour excuse que la nécessité la plus impérieuse ; et il nous faut malheureusement constater que Montréal, acculé par des engagements de toute nature, ruiné par de téméraires et somptueuses folies, est obligé de puiser à cette source empoisonnée de revenus : l'emprunt.

Or, puisqu'il fallait absolument remplir la caisse municipale, si prestement vidée par d'audacieux tripoteurs, on fit semblant de faire une faveur au peuple en l'appellant à participer au relèvement financier de la ville, en permettant aux petites bourses de faire un placement passable et passablement garanti.

L'emprunt étant inévitable, nous nous y étions préparés sans trop d'appréhensions, puisque chaque citoyen, pouvant acquérir une obligation, était intéressé à la bonne marche des affaires de l'administration et désormais plus attentif au vagabondage des deniers publics.

Malheureusement, ce n'était qu'un leurre, qu'une comédie indigne.

Ce que l'on veut, à l'Hôtel-de-Ville, c'est donner hypothèque sur la Ville aux banques et aux gros poissons dont la générosité envers leurs pourvoyeurs de pâture est bien connue.

Il pouvait y avoir à Montréal 4,400 " Jean-Baptiste " munis d'une obligation de \$50.00, constituant 4,400 Argus vigilants et méfiants.

C'était là le danger pour nos mandataires enfromagés dans le palais municipal.

Le peuple prêteur, c'est le peuple attentif, c'est le peuple inspecteur, c'est le peuple balayeur !

Mais deux ou trois prêteurs soigneusement choisis parmi les ténors de la spéculation outrancière, c'est la bonne aubaine, c'est l'épanouissement du " pot de vinisme," c'est l'impunité de la prévarication.

Et que l'on ne vienne pas nous dire que cet emprunt est offert au public, car nous répondrons par un démenti formel.

Il semble l'être, oui, pour ceux qui ne connaissent pas la valeur des mots ni les pièges d'une rédaction administrative. En effet, dans l'offre faite à l'épargne publique, il est dit que les *soumissions* pour la totalité ou partie de l'emprunt de \$220,000 seront reçues jusqu'au 15 juillet.

Comment se fera la répartition si l'emprunt est couvert plusieurs fois ? (Ce qui, sans être probable, vu la solvabilité douteuse de la ville, n'est pas impossible, vu la candeur du public). Il n'en est pas question. Donc cette répartition sera arbitraire. Mais il est question de *Soumissions*. Cela signifie sans aucun doute que l'on livrera les titres au plus offrant. On ne soumissionne que dans les marchés avec concurrence proposés par l'administration publique, tandis que pour un emprunt, on souscrit pour une ou plusieurs obligations. Lorsque la souscription publique est close, si la demande excède l'offre, on réduit les souscriptions multiples à l'unité et si ce chiffre est encore supérieur à celui des titres proposés, on sert les premiers venus, à l'exclusion des autres, jusqu'à concurrence du nombre des valeurs créées.

Voilà comment se fait une émission d'obligations vraiment populaire, et non en vendant les titres par lots ou en totalité aux enchères ou par soumission mystérieuse. Et nos édiles le savent fort bien. Ils n'ont joué cette pantalonnade d'emprunt public que pour faire semblant de céder à un mouvement de l'opinion et se préparer à braver l'épreuve prochaine des élections. Mais sois certain, bon peuple ! que ces gens là n'ont jamais songé à t'autoriser de mettre le nez dans leurs affaires.

Après tout, bon peuple ! cela te regarde. Si tu es satisfait ainsi, n'en parlons plus. Mais si tu es las d'être joué sans cesse, tu peux te débarrasser de tous les blagueurs en un tour de vote.

Et du jour au lendemain le tour se joue. N'oublie pas cela.

TORTUE.

M. Primeau, le bon vieux curé de Boucherville, est actuellement en recherche de preuves suffisantes pour présenter au Saint Père une requête afin de canoniser M^r Bourget. Depuis une quinzaine il n'est chez lui que quelques heures par semaine... il voyage.

LA PETITE REVUE au moyen de ses nombreux collaborateurs pourrait peut-être aider M. Primeau dans la recherche des preuves pour ou, contre ?

ARCHANGE ET LES PRÉPUCES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS - CHRIST

J'ai pour femme à journée l'être le plus bizarre de la création. C'est une bossue, mais une bossue comme il n'est pas permis de l'être. Figurez-vous un buste de configuration sphérique, à peu près de la grosseur d'une forte citronille, donnant naissance à des jambes et à des bras décharnés, d'une longueur démesurée. Par là-dessus, une tête toute petite, ayant la forme d'un concombre et la couleur d'une pomme de terre ; et vous aurez d'après nature l'académie de ma femme à journée, dont l'aspect général est celui d'une gigantesque araignée. Comme toutes les arachnides, elle inspire à première vue un sentiment de répulsion ; je dis à première vue, car qui la connaît sait combien elle est bonne et dévouée. C'est un esprit droit, mais simple et naïf, que la science des choses n'a jamais défloré. Tel son corps vierge qui ignore et ignorera toujours le contact des chairs amoureuses, enveloppe irréfragable d'un cœur ossifié qui n'a jamais battu même pour un Caliban ou un Quasimodo.

J'aurai tout dit en ajoutant que, par une cruelle ironie du hasard, ce pauvre rebut du genre humain s'appelle *Archange*.

Deux fois par semaine la bonne femme vient faire le *beurdas* du petit appartement que j'occupe. Hier c'était son jour. Elle était occupée à laver le plancher. A quatre pat'es, comme il convient pour cette besogne, elle ne se traînait pas comme font les autres femmes ; elle courait littéralement d'un bout de la chambre à l'autre, passant sous la table, glissant sous le lit, donnant ainsi à sa ressemblance avec l'araignée une vigueur nouvelle.

Moi, j'écrivais un article pour LA PETITE REVUE. Je me tenais à l'extrême coin de mon bureau, tout ratatiné, en *chien de fusil*, les pieds sur les barreaux de ma chaise, afin de laisser à Archange, le plus grand champ d'évolution possible.

Tout à coup elle s'arrêta dans sa besogne.

M. B., me dit-elle, je vois bien que je vous gêne, vous feriez peut-être mieux de laisser là vos écritoires et d'aller faire un petit tour en attendant que j'aie fini.

—Impossible, Archange, un travail pressant à terminer.

—Je serai bien curieuse de savoir ce que vous manigancez encore là.

—C'est un article sur le prépuce de Notre Seigneur Jésus-Christ.

—Comment monsieur, n'avez-vous pas honte de parler de même ?

—Parler de quoi ?

—Mais... de... du... de la... enfin... de la chose de Notre Seigneur.

—Et pourquoi aurais-je honte de parler d'une chose que les prêtres catholiques exposent sur les autels à la vénération des fidèles chrétiens ?

—Dites-moi pas ça !...

—Pourquoi aurais-je honte d'employer un mot qui sert de drapeau, d'égide à de nombreuses congrégations religieuses ?

—Jamais j'vous crérai !...

—Pourquoi aurais-je honte, enfin, de prononcer un mot, ce mot *prépuce* qui tant vous choque puisqu'il s'en est fallu de bien peu que la circoncision ne soit actuellement un acte obligatoire pour nous autres, catholiques ?

—C'est y Dieu possible ! Nous l'avons échappé belle !

—Ce *nous* est de trop, Archange. Mais pour votre édification je vais vous lire l'article que j'étais en train d'écrire.

—C'est bien d'honneur, monsieur. Envoyez fort, j'vous écoute de mes deux oreilles.

—“ Dès le commencement de la chrétienté, un schisme bien plus redoutable pour les intérêts du catholicisme que celui de Luther et Calvin divisa en deux rameaux l'Église naissante.

L'apôtre Pierre, l'élu choisi par le Christ pour être le chef de son Église, avait fondé à Jérusalem, la ville sainte d'alors, le christianisme.

L'apôtre Paul se trouvait en Grèce, prêchant les Gentils et écrivant ses fameuses épîtres aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates et aux Thessaliens. — Très instruit, mais très ambitieux, ce dernier supportait avec peine la prépondérance que Jésus avait donnée dans son Église, à Pierre, homme du peuple, ignorant et vulgaire. Pour satisfaire son ambition, Paul n'hésita pas à se séparer de Pierre, et à fonder avec ses partisans, les *Paulinistes*, comme on les appelait, une nouvelle Église qui devint l'Église Grecque, et dont il se trouva, par le fait, Chef Suprême.

Le prétexte de cette scission fut une divergence d'opinion sur le baptême. Paul, avec ses idées mystiques, se rattachant à la pratique de Jean-Baptiste et des Esséniens n'admettait que le baptême spirituel par l'eau ; Saint Pierre, s'inféodant plus énergiquement dans son origine nationale et Juive, d'accord en cela avec Siméon, voulait que le baptême fut matériel et sanguin, par l'ablation du prépuce.

Dans cette grave question de *to be or not to be..... circoncis*, ce furent saint Pierre et l'Église chrétienne qui furent battus. Saint Paul et l'Église grecque triomphèrent, ce qui n'empêcha pas l'Église Occidentale, tout en repoussant la circoncision charnelle et en la remplaçant par le baptême mystique, de conserver, sous le nom de *Circoncision de Notre Seigneur*, la fête qui, dans le principe, n'était que l'*Octave de la Nativité*.

Pour être juste, nous devons reconnaître que les instincts des races du Nord, rebelles à cette mutilation, empêchèrent, bien plus que les théories de saint Paul, cette coutume de s'implanter chez les occidentaux convertis.

Saint Paul eut donc raison contre saint Pierre, et malgré Jésus-Christ. S'il en avait été autrement ; si saint Paul avait été un fils obéissant et respectueux de l'Église, au lieu d'être un frondeur ; s'il s'en fut rapporté à Saint Pierre chef de l'Église, pape et par conséquent infaillible, alors, ce schisme ne se serait pas produit et la circoncision, comme baptême des chrétiens, aurait envahi l'Europe et s'étendrait aujourd'hui sur toute la chrétienté."

—C'est bien effrayant, monsieur, de voir que deux grands saints comme saint Pierre et saint Paul, que je croyais unis comme les doigts de la main se disputent ainsi à propos de la religion. Mais ce que je n'comprends pas c'est que c'est saint Pierre qui s'est fait battre, alors qu'il avait été nommé chef de l'Église par Notre Seigneur lui-même !

Mais dites-moi, monsieur, tout à l'heure vous me disiez que la... le prépuce de Notre Seigneur était exposé sur les autels à la vénération des fidèles. Vous avez sans doute voulu dire sur *un* autel, c'est déjà bien forçant à crèze, car un prépuce c'est de la viande, et la viande, ça ne s'consève pas des années, à moins que dans les vieux pays, y n'fasse encore plus froid qu'au Klondyke. Il n'est pas Dieu possible ! d'exposer un seul prépuce sur plusieurs autels pas plus qu'à moi de m'asseoir sur plusieurs sièges... quand le besoin s'en fait sentir. (Je dois à la vérité de dire qu'Archange ne se servit pas du mot siège, mais d'un mot anglais que, par décence, j'ai traduit très librement, Archange n'ayant jamais eu la prétention de faire partie de l'hôtel de Rambouillet.)

—En logique, non, mais en matière religieuse, tout est possible, étant donnée, d'un côté, l'impudence du clergé, de l'autre, la naïveté des croyants. Un court aperçu dans l'histoire des reliques vous démontrera la chose à l'évidence.

—Marchez monsieur, je vous suis.

—Ce fut à peu près vers l'époque de Charlemagne que l'Église, pour réchauffer la foi des fidèles et inciter les gogos à mettre la main à leur escarcelle, inventa le truc des reliques. La recette est des plus simples. On prend un objet quelconque, par exemple une vieille culotte. On persuade au peuple que c'est la défroque d'un saint personnage, et que cette défroque a le don de faire des miracles. Ensuite on commence par bâtir aux frais du bon peuple une superbe église pour loger la culotte. Puis on vend le droit de la baiser. Enfin on en vend, au poids de l'or, les boutons... et quand il n'y a plus de boutons, il y en a encore !... C'est ainsi que fut débitée par fragments la prétendue croix de Jésus. On a calculé que si tous les morceaux ainsi dispersés étaient rassemblés, ils formeraient un cube solide de dix-huit verges de côté.

De plus fort en plus fort... comme chez Nicolet et Barnum ! Des objets qui logiquement ne peuvent avoir qu'un seul exemplaire sont

cyniquement exposés à un nombre considérable d'éditions. C'est le mouchoir de sainte Véronique avec la sainte face qui se trouve à Rome à l'église St-Pierre, à Gênes à l'église St-Barthélemy. Il y en a aussi un à Milan, un autre à Caen, un autre à Laon... etc., etc. C'est encore la véritable couronne d'épines, qui est exposée dans quatre ou cinq endroits différents. Il en est de même de la tunique du Christ. Son linceul a également fait de nombreux petits, plus miraculeux les uns que les autres.

Mais parmi les reliques les plus... sensationnelles, il faut citer en première ligne, la chemise de la Vierge. *Shocking!*

Saint Calixte nous dit que ce vêtement, doublement vénérable parce que il a touché la chair virginale de Marie et parce qu'elle l'a porté pendant tout le temps de sa grossesse (pouah), fut laissé comme souvenir! (sic) par la Vierge mourante à une de ses amies. Entre quelles mains cette chemise immaculée est-elle passée? Une sainte chemise (quelle drôle d'alliance de mots) est exposée dans la cathédrale de Chartres. Le clergé d'Aix-la-Chapelle en expose également une qu'il prétend être la bonne, la vraie, l'unique, et ne se gêne pas pour traiter les confrères de Chartres d'imposteurs. Et réciproquement!

Mais où l'impudeur du clergé dépasse toutes les bornes, c'est dans l'exhibition des sueurs de Jésus et du lait de la Vierge.

Les sueurs de Jésus sont exposées dans l'église d'Evron et dans la sainte Chapelle à Paris. Quant au saint lait de Marie on en trouve à l'église de Soulac, également à la sainte Chapelle de Paris, à la cathédrale de Reims, à celle de Tolède, à Poitiers, et dans un grand nombre d'églises de Rome. Que dites-vous de cela, Archange?

—J'dis monsieur, que j'ai bin du mal à crèrer que les gens de c'temps-là se soient amusés à mettre les sueurs du Christ en bouteille, et en canistre le lait de la Vierge...

—D'autant plus qu'il est douteux que la mère de Dieu se soit prêtée à une opération aussi... prosaïque. Je continue. Après avoir dépouillé tous les saints personnages du Nouveau Testament de leurs vêtements, voiles, bandeaux, robes, tuniques, mouchoirs de poche, chemises, et pris jusqu'à leur linceul, pour en faire des reliques, les gens d'église se sont attaqués à leurs personnes mêmes et les ont littéralement dépecées. C'est ainsi qu'ils ont offert à l'adoration et aux baisers des dévôts, des os, des dents, des ongles, du sang, des humeurs (pouah), du lait, des lambeaux de chair, des mamelles, des entrailles, pour en arriver, *in cauda*, au prépuce de Notre Seigneur.

Toutefois, dans la longue nomenclature de cette variété de reliques, il manque encore quelques pièces anatomiques. Je ne désespère pas de voir, un de ces quatre matins, nos tonsurés dénicher quelque part le sphincter de saint Joseph, qu'ils donneront également à baiser aux bons cagots. Mais si cela arrivait, je ne leur conseillerais pas de

confier la garde du dit sphincter aux petits frères ignorantins... dame ! ils sont souvent si... folichons !

Pour en revenir aux prépuces de Notre Seigneur, voici l'histoire dans toute sa touchante suavité. Elle est orthodoxe et l'on peut, sans craindre la censure ecclésiastique, la donner comme sujet de composition française aux jeunes demoiselles du Sacré-Cœur sous la rubrique : *Des tribulations du saint Prépuce.*

Après que Siméon eût pratiqué sur Jésus l'ablation de son prépuce, que devint celui-ci ? That is the question !

Nous lisons dans les révélations célestes et divines de sainte Brigitte, communément appelée, *la chère épouse !* au chapitre CXII (précisons),

De la peau qui fut ôtée à la circoncision à Notre Seigneur

La mère de Dieu m'étant apparue me dit : Lorsque mon fils fut circoncis, je gardai la membrane avec un grand honneur partout où j'allais, car, comment eussé-je pu la remettre en terre ayant été engendrée de moi sans péché ? Quand le temps de mon départ du monde s'approchait, je la donnai en garde à saint Jean avec le sang précieux qui y était demeuré attaché. Après la mort de saint Jean ses successeurs, craignant la perfidie des infidèles, la cachèrent dans un lieu très pur, sous terre, où elle fut longtemps, jusqu'à ce que l'ange de Dieu la revêlat à ses amis. — " Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites ! "

Un docte théologien, Suarez, étudia ensuite l'importante question de savoir si, en remontant au ciel, Jésus remporta, oui ou non, avec lui, ce que la main du sacrificateur lui avait enlevé. (A la bonne heure ! Voilà au moins un homme sérieux !)

Je traduis : " Le corps du Christ, dit-il, est ressuscité entier et parfait en ce qui était de *ses parties solides* Tout cela, en effet, constitue l'intégrité du corps humain. Des docteurs de l'Église sont d'avis d'y joindre le prépuce. Mais puisque la tradition romaine fait conserver celui-ci dans l'Église de Latran, on peut supposer que le Christ, en ressuscitant, avait un prépuce formé de quelque fragment de la matière qui faisait autrefois partie de son corps, et s'était développé par une continuelle nutrition, (ça repousse donc, les prépuces ?) tandis que la parcelle coupée lors de la circoncision du Christ était restée sur la terre à la dévotion des fidèles. C'est aussi l'opinion de saint Thomas." (Comme je connais le scepticisme de saint Thomas, il a du former son opinion, *de tactu*).

Vous croyez sans doute après ceci que le saint Prépuce se trouve à Rome, à St-Jean de Latran. Erreur. Ecoutez plutôt.

Un beau jour, en démolissant un mur du couvent des Ursulines de Charroux, (France), les maçons découvrirent dans une niche une bouteille dans laquelle était renfermé quelque chose d'innommable.

On porta l'objet hétéroclite chez l'évêque, M^{sr} Pie, avec prière

de se prononcer. Celui-ci mit ses lunettes, examina, pesa, paipa, flaira, puis, après une longue méditation qui dura deux ans et demi, déclara péremptoirement que la trouvaille était celle du véritable prépuce de Notre Seigneur Jésus-Christ ! Aussitôt la nouvelle connue, explosion de joie dans tout le pays. Les Ursulines surtout exultaient. On organise des fêtes superbes, et le maire de Charroux, plein d'enthousiasme, écrit au ministre de l'intérieur pour solliciter l'autorisation d'une loterie dont le produit servirait à l'édification d'un temple digne de cette relique unique dans le monde chrétien, de cette relique, écrivait le magistrat, qui avait vu dix-huit siècles à ses genoux !"

Les genoux de la sacrée menbranc eurent dans la presse un succès étourdissant qui attira l'attention du côté de Charroux et fit rapidement la fortune de la localité. On se gaussa bien un peu de l'évêque Pie, qui ne craignait pas, en plein XIX^e siècle, d'offrir à la vénération des fidèles du Poitou un objet que, dans les temps où le langage était plus libre, on hésitait encore à désigner par son nom. On rit bien un peu de la situation équivoque des chastes Ursulines commises, par leur évêque, à la garde d'un attribut masculin qu'elles ne pouvaient négliger sans blâme, ni contempler sans rougir. Mais, malgré ces légères ombres, le soleil de la prospérité ne tarda pas à incendier de ses rayons d'or le tabernacle poitevin où rissolait le prépuce du petit Jésus.

Le succès que doit obtenir une relique aussi suggestive avait déjà tenté la cupidité des gens d'église.

Tandis que les événements que je viens de raconter se passaient à Charroux, *quatorze prépuces*, tous plus authentiques les uns que les autres, étaient exhibés dans différentes églises d'Europe, ce qui prouve à l'évidence, ou que les prêtres catholiques sont des imposteurs ou que Jésus était affligé d'un *phimosi*... miraculeux ! Pour ma part, je puis affirmer avoir vu cet accessoire de l'appendice divin dans les églises suivantes, où on le montre aux cagots et où les donne à baiser aux imbéciles, moyennant une faible rétribution :

Église de St-Jean de Latran, à Rome.

Congrégation du St-Prépuce, à Rome.

Église abbatiale de Puy-en-Velay.

Chapelle métropolitaine d'Anvers.

Cathédrale de Chartres.

Cathédrale de Metz.

— Et maintenant, ma bonne Archange, vous voilà complètement édifiée, j'espère.

Archange était atterrée.

— Eh bien, monsieur B., me dit-elle, après quelques instants de silence et en forme de conclusion, voulez-vous mon opinion là-dessus ?

— Très volontiers, Archange.

— Si jamais je vais dans les vieux pays, ce qui est peu probable,

après tout ce que vous venez de me dire des prépuces de Notre-Seigneur, jamais je n'embrasserai cette relique-là !

— Et pourquoi ?

— Dame, monsieur, c'est que j'aurais trop peur que celle que j'embrasserai ne soit pas la vraie !

— Et vous auriez bien raison, concluai-je à mon tour.

“ *Comme c'est beau notre religion catholique !* ”

B.

POLITESSE ET PRÊTRISE

Deux choses bien différentes et même tout à fait opposées, s'il faut en croire les preuves que nous en donnons tous les jours nos excellents curés canadiens.

Un exemple entre cent mille.

Il y a peu de semaines mourait le curé d'une des plus riches paroisses qui s'étalent, aux environs de Montréal, sur la rive sud du St-Laurant. Je ne veux pas parler de Boucherville, non plus que de Verchères.

Le curé mort, ce fut une avalanche de robes noires au presbytère. On dégoisa un peu, on fuma fort, on but beaucoup et l'on fit ripaille comme les curés seuls savent en faire. (Demandez aux cuisinières de curés). On était en joie et les soutanes se déboutonnaient sur le ventre, laissant apercevoir des chemises sales et des pantalons débraillés. Quelle belle fête.

Or le défunt avait un frère, respectable citoyen occupant une haute position dans la finance d'une petite ville. Il avait une sœur, brave et honnête mère de famille, venue avec son frère et son enfant de 20 ans à l'enterrement du cher défunt. Cher ! Oui, car il était aimé et respecté dans sa famille.

Ceux-là mangeaient peu et ne riaient pas du tout.

Ils ne parlèrent pas non plus, car refoulés au bout de la table par la bande de corbeaux on ne leur adressa “ pas la parole,” on ne leur “ serra pas la main. A l'Église, on ne leur offrit pas de signer le registre, bref, des gueux eussent eu meilleur accueil dans la maison d'un homme respectable.

C'étaient des gens paisibles et bons. Ils ne se plaignirent pas des grossièretés qu'ils recevaient de ces méprisables parasites.

Dégoûtés à tout jamais, ils revinrent le cœur gros de la perte d'un frère et d'une illusion. Il avaient eu toujours de la considération pour le clergé dont pour la première fois ils constataient l'immonde glotonnerie.

Dans le train je les écoutais parler entre eux.

Bien qu'ils ne me connaissent pas, je leur offre l'expression de ma sincère sympathie et leur souhaite qu'une pareille expérience leur ouvre enfin les yeux.

NOS GRANDS HOMMES PEINTS PAR EUX-MÊMES

DEUXIÈME LETTRE

M. ARTHUR BUIES

HOMME DE LETTRES

Québec, 11 avril 1899.

Mon cher Langlois,

Je vous avouerai que je réponds à votre appel avec un certain mauvais gré. Rien ne me paraît plus inutile et même plus dangereux que ces sortes de consultations qui ne font connaître que des goûts personnels, sans aucun profit pour la science ou pour la culture intellectuelle. Qu'est-ce que cela fait au lecteur, en bonne vérité, que j'aie telle ou telle prédilection pour tel ou tel auteur ? Il faudrait la justifier, et me voilà de suite entraîné à faire un chapitre, un traité littéraire en miniature. Inutiles encore ces consultations, parce qu'elles n'ont aucun objet autre que faire parade de sa signature ; elles entraînent inévitablement à des comparaisons et à des affirmations qui n'ont pas de sens et qui déroutent le lecteur peu versé dans les lettres. Quant à moi, je n'aime pas à voir figurer mon nom, à moins que ce ne soit pour obtenir un résultat ou pour atteindre un but. En vérité, j'ai trop à faire pour m'amuser à des exercices de collégien et chercher des occasions de flatter mes petites vanités.

Au reste, je n'ai pas de préférences, je me garderais bien d'en avoir. et je trouve absurde qu'on en ait. Chaque auteur est grand à sa manière, et il existe tant de manières de l'être qu'il est vraiment impossible d'en marquer une de préférence à d'autres.

Quand j'ouvre Pascal, je me demande si ce n'est pas un très grand poète que je lis en prose.

Quand je lis Bossuet, je me dis que jamais la pensée humaine n'a revêtu une pareille grandeur ni une pareille splendeur d'expression. On a bien appelé Bossuet "l'Aigle de Meaux", parce qu'il plane tout le temps. Il n'a pas et ne saurait avoir de défaillances, pas plus que n'en a le vol de l'aigle montant toujours, de plus en plus, vers les cieux.

Quand je lis Molière, je prends un bain d'âme humaine; je vois tout à clair dans mon espèce, et je suis si attaché par ce spectacle que l'auteur disparaît complètement ; il n'y a plus de Molière, mais il y a vous et moi ; et je vous dis que nous y sommes.

Quand je lis LaFontaine, je trouve qu'il faut être effronté pour avoir osé faire des fables après lui ; il n'y a jamais eu et "il n'y aura jamais" qu'un fabuliste en France, c'est le bon LaFontaine. Il est incomparable, absolument unique, et cela dans un genre où il fait parler toute espèce d'animaux, jusqu'à l'homme même, le plus méchant de tous.

Quand je lis Voltaire, je me dis : c'est là le génie français par excellence. Limpide comme de l'eau de roche, une clarté lumineuse, le bon sens avant tout, une netteté de vue prodigieuse ; avec cela du pathétique, une chaleur débordante et la plus haute éloquence, comme dans "Zaïre" et "la défense des Colas."

Diderot ! Voilà assurément le prosateur le plus agréable et le plus sé-

duisant. Diderot est délicieux. Il ne faut pas dire cela aux petites pensionnaires.

Quand je lis Lamartine, j'assiste à un concert où la nature entière réunit ses voix ; jamais pareille musique n'est tombée du ciel.

Quand je lis Musset, je me dis que jamais poète n'a remué de pareilles fibres dans d'aussi beaux vers. C'est l'"expression" poétique par excellence.

Quand je lis Victor Hugo, je reste hypnotisé ; tous mes sens sont pris. Je ne sache pas que la poésie ait jamais atteint de pareilles hauteurs. On n'arrivera plus à un tel degré ; c'est l'au-delà.

Quand je lis Augustin Thierry, je crois tenir Lamartine transformé en Tite-Live...

Mais quoi ! Que fais-je ? Où vais-je ? Rien que dans la littérature française il y aurait des centaines de noms à citer, et vous demandez une consultation générale ! Pour moi, pauvre petit Canadien, un peu patagon, un peu aléoute, et cherchant à former la chaîne entre ces deux extrêmes, je trouve que la littérature française seule offre déjà un champ beaucoup trop vaste pour une consultation comme celle que vous me demandez. Quand vous voudrez savoir mes préférences parmi tant de grands poètes, historiens, philosophes, prosateurs... et le reste, qui nous ont honorés de leurs productions, depuis Homère jusqu'au rédacteur en chef de "La Patrie", vous m'en préviendrez cinquante ans d'avance, afin que j'aie le temps de parcourir à la vapeur tous les auteurs connus, et même les inconnus, qui sont souvent très forts, je vous l'assure, et qui allongeraient singulièrement la liste, même des préférés.

Croyez-moi bien à vous

A. BUIES.

Buies commence, avec raison, par protester contre la consultation qu'on lui demande. Il aurait dû, à notre avis, s'en tenir à cette protestation. Mais, pour lui comme pour les autres, la séduction d'une leçon donnée *ex cathedra* semble l'avoir emporté sur la sagesse simple, qu'il exprime si bien par cette phrase ; — "Qu'est-ce que cela fait au lecteur, en bonne vérité, que j'aie telle ou telle prédilection pour tel ou tel auteur ?" Cependant Buies enfile les lignes et sacrifie comme un écrivain ordinaire à la grosse petite vanité de parler publiquement à une masse qu'il sait ne pas pouvoir et ne pas vouloir le comprendre.

Ceci dit, la lettre de Buies, comme tout ce qu'écrit ce penseur et ce maître de la plume, est parfaite en son genre. En quelques lignes très concises, il dépeint le génie de quelques-uns des principaux littérateurs français, et il termine par une utile leçon aux pédants qui ont pillé les catalogues pour étonner la galerie, en demandant un demi-siècle de lecture avant de pouvoir comparer entre eux les génies qui ont illustré l'humanité.

Comme la consultation demandée était bien au-dessous du talent de Buies, il aurait mieux fait de se taire et de rester dans les régions élevées où il se tient d'ordinaire, hors de portée des écrivailleurs. Son tort a été de se mêler à eux.

TROISIÈME LETTRE

HON. HENRI T. TASCHEREAU

JUGE DE LA COUR SUPÉRIEURE. (CHAMBRE DES JUGES)

30 mars 1899.

M. le rédacteur en chef,

Vous évoquez chez moi tout un passé bien lointain en me demandant de vous faire connaître les poètes, les romanciers, les historiens, et les philosophes que je préfère. Hélas ! chez un ancien magistrat, encore sous le harnais, l'eau du Léthé, le fleuve de l'oubli, a lavé bien des souvenirs littéraires, enlevé bien des impressions poétiques, éteint bien des réminiscences historiques. Reste la philosophie, cette mère du droit, cette base de la justice humaine, cette science merveilleuse dont un disciple de Thémis (l'absorbante et jalouse Thémis !), même s'il perdait le souvenir de tout le reste, ne saurait, sans forfaire, oublier les principes et les lois. Il faut, en effet, s'y retremper constamment pour ne pas encourir la disgrâce de la fille d'Uranus !

Je n'ai aucune objection à vous confier que, pour éviter ce malheur, j'ai surtout recours aux philosophes suivants : Platon, Aristote, St-Augustin, St-Thomas, Bacon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Pascal et Leibnitz.

Les poètes de ma prédilection (j'ai maintenant bien peu de temps pour les relire) sont les suivants : Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Ovide, Plaute, Lucrèce, Dante, Le Tasse, Shakespeare, Byron, Milton, Thomas Moore, Goëthe, Schiller, Burke, Longfellow, Tennyson, Molière, Corneille, Racine, LaFontaine, Boileau, Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Crémazie et Fréchette.

Les romanciers que je préfère, ou plutôt que je préférerais quand je lisais des romans, sont : Walter Scott, Chateaubriand, Alexandre Dumas père, Balzac, Méry, Dickens, Stevenson, Georges Sand, Lever, Fenimore Cooper, Oct. Feuillet, Thackeray, Pontmartin.

Enfin les historiens que j'aime à consulter : Xénophon, Plutarque, Jules César, Tacite, Thucydide, Hérodote, Tite-Live, Thiers, Macaulay, Martin, Froude, Michelet, Gibbon, Guizot, Lingard, Hume, Garneau.

Bien à vous,

HENRI T. TASCHEREAU.

Qui se douterait, après avoir entendu l'hon. juge Taschereau s'exprimer sur le banc en un langage si prosaïque, qu'il puise si copieusement ses pensées et ses tournures d'esprit chez les plus réputés parmi les maîtres, en passant d'Homère à Fréchette et de Xénophon à Garneau.

Puisque l'auteur de la lettre soumise à notre analyse note seulement les auteurs préférés, qui sont au nombre de septante, il a dû nécessairement en lire un grand nombre d'autres, avant de les repousser comme indignes de meubler son esprit. Ce qui suppose le demi-siècle de lecture exigé par Buies.

Comme composition de bibliothèque, le catalogue proposé par l'hon. Juge n'est pas mauvais, et nous n'hésiterons pas à diagnosti-

quer chez lui une certaine faculté de classificateur, s'il avait suivi l'ordre alphabétique en nous proposant ses soixante-dix favoris.

Pendant, malgré le choix des auteurs de l'hon. Juge, nous hésitons encore à le croire savant helléniste ou latiniste élégant. Une sèche énumération n'est pas une preuve de science ; à moins que ce ne soit une preuve négative.

QUATRIÈME LETTRE

M. LOUIS FRÉCHETTE

HOMME DE LETTRES

On me demande quels sont les poètes, les historiens, les philosophes et les romanciers que je préfère :

Cela paraît très complexe au premier abord, et il semble qu'il va falloir, pour être bien compris—et peut-être pas compris du tout—s'empêtrer dans un inextricable fouillis de "distinguo" de toutes les couleurs. Eh bien, non ; quand j'y réfléchis, mes préférences bien tranchées et bien raisonnées se synthétisent en quelque chose de très simple.

Parlons poésie d'abord. A mon avis, le seul vrai poète, c'est le Printemps. Nul comme lui ne parle à l'âme, au cœur et aux sens ; et nul ne leur fait entendre d'aussi gracieux poèmes. Il fait plus que nous rajeunir, il nous fait revivre. Ses fleurs sont des fleurs réelles, et non des fleurs de rhétorique. Et quant aux illusions dorées dont il nous berce, elles sont sans nombre. Il va même jusqu'à nous faire entrevoir le mirage d'un Été qui n'existe pas.

Le meilleur historien pour moi — ne vous récriez point — c'est le vieux Dumas. Les événements qu'il me raconte en riant sont bien plus intéressants que la plupart de ceux qu'exhument ses orgueilleux confrères. Quand il ne me dit pas exactement les choses telles qu'elles ont eu lieu, il me les représente comme elles auraient dû se passer, ce qui est incontestablement préférable. Enfin, quand il me sert un plat de son imagination, il n'essaie par de m'en faire accroire, et je lui en sais gré.

Mon philosophe idéal, c'est le renard de LaFontaine—un renard méconnu. Quand il dit que "les raisins sont trop verts", le vulgaire le prend pour un Gascon qui cherche à en imposer quand même. Erreur, c'est un philosophe qui veut ne voir que le bon côté des choses, ce qui est la plus sage et la plus consolante des philosophies humaines. Arriver à s'illusionner soi-même, au point de ne voir les choses que par leur bon côté, ou—ce qui revient au même—de ne voir que le mauvais côté des choses qu'on ne peut atteindre, et même d'en supposer, quand il n'en existe pas, voilà ce que j'ai toujours rêvé ; et c'est à mes efforts dans ce sens que je dois mes meilleurs jours de résignation et de sérénité. Merci au vieux renard.

Quant à mon meilleur romancier, je le dis en toute naïveté, c'est moi. Seulement, mes romans, moi, je ne les écris pas ; j'ai fait mieux, je les ai vécus ; et maintenant, je les feuillette en rêve, quelquefois endormi, le plus souvent éveillé. Oh ! les beaux romans, mes amis ! Chères pages du souvenir, où, seuls, les mots tristes sont quelquefois effacés par la larme qui tombe.

LOUIS FRÉCHETTE.

Ce qui frappe d'abord dans cette lettre, où l'on sent l'effort, la labeur, la recherche, c'est l'abondance des pronoms personnels et des adjectifs possessifs. On se voit en face d'un homme qui professe pour son *Moi* littéraire une opinion énorme, et l'idée vous vient, pour ne plus vous quitter, que M. L. Fréchette est dépourvu de toute modestie. Aussi soigne-t-il sa prose, non dans le sens de la clarté ou de l'élégance, mais dans le sens de la réclame. Il se soucie peu de dire quelque chose de sensé : pourvu que ce soit massif, monumental, encombrant, et que son nom fleurisse en majuscules au-dessous du poulet géant, il est satisfait. Cela prouve au moins qu'il sait borner ses jouissances.

La réponse de M. L. Fréchette — notre poète-lauréat national, s'il vous plaît—est la plus nulle, la plus bouffonne de toutes ; c'est elle, particulièrement, qui a déterminé la direction de LA PETITE REVUE à dégonfler les fétiches en baudruche qui tiennent tant de place dans notre vie privée et publique.

Qu'y-a-t-il, à part les sottises, dans cette lettre boursoufflée ?

Rien.

L'auteur, pour ne pas "*s'empêtrer dans un inextricable fouillis de "distingo" de toutes les couleurs*", délaye la vulgaire banalité du Primitives-poète, qui nous fait entrevoir "*le mirage d'un Été qui n'existe pas.*"

C'est tout bonnement ahurissant.

Pour M. L. Fréchette—pour lui seulement—le meilleur historien c'est le vieux Dumas. Nous lui passerons volontiers ce caprice s'il veut bien nous permettre de considérer Michelet comme le meilleur romancier. Mais nous obtiendrons difficilement cette concession, puisque le meilleur romancier, selon M. L. Fréchette, c'est...M. L. Fréchette.

L'épître de ce personnage est profondément attristante. Elle offre un laid spécimen des produits de nos collègues. Et quand on voit un homme comme l'auteur de cette lettre se placer de lui-même à la tête de nos écrivains et de nos penseurs, on enrage de n'entendre personne protester contre cette abominable usurpation.

Que M. L. Fréchette écrive encore quelques lettres semblables, et il perdra à jamais le droit de houspiller les abbés Proulx et Baillargé.

LE COMITÉ.

On a fêté la St-Jean-Baptiste à Montréal. C'était superbe ! au dire des faiseurs. Et ils ont raison, car le défilé de notre fête nationale reléguait au dernier plan tous les cirques américains, qui nous font l'honneur de nous charmer de temps à autre, en nous faisant apprécier à la queue de leur cortège, les derniers produits de l'industrie.

L'AMOUR DE L'ARGENT

UN ÉVÊQUE QUI SE FAIT AGENT D'ASSURANCE

Il y a un peu plus d'un an, M^{re} Beaven, évêque de Springfield, a commencé à agir comme courtier d'assurance contre le feu, afin de retirer lui-même le courtage qui était payé aux agents assurant toutes les propriétés ecclésiastiques dispersées dans son diocèse.

Cette décision a soulevée dans le temps, dit on, beaucoup de commentaires chez les prêtres chargés de l'administration des affaires des paroisses et le public en général. Il y a eu bien des passes d'armes entre l'évêque et les compagnies d'assurance représentées par l'association des agents (Boards of Underwriters) dans les principales localités du diocèse.

M^{re} Beaven a été pressé de si près qu'il s'est vu forcé de se faire nommer agent d'une compagnie d'assurance contre le feu et il a choisi la "Royal Insurance Co." d'Angleterre.

Depuis que l'évêque a pris cette dernière décision, l'association des agents de Worcester a passé un vote par lequel aucune compagnie représentée en cette ville ne pourra émettre de police sur les propriétés ecclésiastiques ici au bénéfice de M^{re} Beaven ou de son ancien associé, Charles E. Stickney, de Springfield, sans manquer à sa parole d'honneur et aux conditions sous lesquelles elle est ici représentée.

Quand une compagnie d'assurance a un agent dans une localité, elle ne permet jamais à un agent d'une localité voisine d'aller sur le territoire de celui-ci pour assurer aucune propriété, et la compagnie elle-même ne peut pas accepter, même indirectement, une telle police sans que l'agent qui se trouve lésé dans ses droits y consente.

Parmi les gens d'affaires et le public on trouve plus qu'étrange que le chef spirituel du diocèse se mette dans un genre d'affaires comme celui-là, et on dit qu'il ferait aussi bien de se mettre tailleur et forcer tout son clergé à se faire vêtir chez lui....

L'ANNEXION DU POLE NORD

Les Anglais ne perdent pas de temps. L'évêque anglican du Labrador vient, au cours de la dernière assemblée annuelle de la société coloniale de l'Eglise d'Angleterre, d'annoncer à ses collègues que, dans son ardeur toute chrétienne de prosélytisme, il a étendu jusqu'au pôle les bornes de son diocèse.

Mazette ! Voilà un évêque qui ne se mouche pas du pied ! Le pôle Nord n'est pas encore découvert, on ignore s'il possède des habitants, et déjà il est annexé en bonne et due forme à l'Eglise anglicane.

Nous souhaitons beaucoup de plaisir aux futurs prédicateurs qui se dévoueront à la conversion des phoques et des ours blancs.

TOUCHANTE ENTENTE !

Les journaux anglais se sont empressés d'annoncer, sous un titre à sensation : " Presque un désastre," que *La Champagne* et un autre vaisseau anglais avaient *failli entrer* en collision. Et cela en annonçant l'arrivée à bon port de *La Champagne* au Havre. On voit par cet exemple de mauvaise foi, quelle doit être l'exagération de ces journaux serpens.

Mais ce qui n'est pas moins indigne, c'est de voir *La Presse* et *La Patrie*, pour ne pas rester en arrière du mouvement anti-français, imiter leurs confrères anglais et déplorer hypocritement l'accident qui *auraient pu* arriver.

Dès le prochain numéro, nous publierons, par fragments, le beau poème posthume de Victor Hugo : DIEU.

C'est une des plus belles conceptions de l'esprit humain.

NOUVELLES FANTAISISTES

Le jeune Louis Fréchette vient de partir pour Chicago où le gouvernement américain l'a mandé en toute hâte pour prendre le commandement en chef de la division militaire, en récompense des éminents services qu'il a rendus aux États-Unis, durant la guerre Hispano-Américaine..... ainsi que chacun sait.



Le mois de juillet est voué à sainte Anne. Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs d'observer pieusement le culte de cette sainte illustre, nous savons qu'ils n'y manqueront point. Nous les prions seulement de faire bien attention aux invites de leur curé pour les pèlerinages complotés au *saint sanctuaire* ; nous les prions aussi de répondre à l'attente de nos pasteurs, et nous les prions surtout de nous faire part des impressions qu'ils auront recueillies, au cours de leur pieux voyage, surtout au point de vue de la morale.

Les documents qui nous parviendront à ce sujet seront communiqués à M^{re} Bruchési, qui, au moins pour son diocèse, prendra sans doute, à l'égard des pèlerinages de juillet, les mesures sanitaires qu'il a prises à l'égard des bazars.

Qu'on se le dise.